

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Le lundi de Pâques a été particulièrement gai et animé : le dimanche avait été si triste qu'il fallait bien se dédommager un peu ! Tout Paris était dehors : il y avait foule à la foire au pain d'épice, foule sur les boulevards, aux Champs-Élysées, au Bois surtout. Au retour des courses, la haie des curieux était énorme. Bien que le temps ne fût pas très favorable, les voitures découvertes étaient en majorité ; les femmes à la mode et les fashionables de tous les mondes n'avaient eu garde de manquer cette occasion de se montrer.

En fait de toilettes, nous n'avons rien vu de bien merveilleux. A part quelques excentriques en costumes et chapeaux blancs, toutes ces beautés, chaudement enveloppées et blotties au fond de leurs landaux ou de leurs victorias, étaient habillées d'une façon très ordinaire. Nous n'avons même pas vu un chapeau nouveau. La grêle du jour de Pâques et le vent très froid du lundi avaient forcément changé le programme des préparatifs de la coquetterie : car cette première course de Longchamps est ordinairement fort élégante, et les femmes y sont très parées lorsque le soleil le permet. Heureusement ce n'est que partie remise.

N'ayant rien de mieux à faire, nous avons admiré les équipages, et il y avait vraiment matière : beaucoup de chaises de poste fort élégantes, des victorias et des ducs du meilleur goût, de grands coupés et une quantité de mail-coach attelés d'une manière irréprochable. Ce genre de véhicules a le privilège de passionner la foule et de captiver son attention.

Pendant ces fêtes de Pâques, les représentations théâtrales ont été fort suivies, et l'Opéra naturellement n'est pas resté en arrière. On y fait toujours assaut d'élégance. A ce propos, une aimable abonnée réclame de nous quelques toilettes de très jeune fille pour la circonstance. Nous en avons précisément aperçu de charmantes :

Une en faille bleu lumière. Jupon uni à pli Bulgare ; tablier

écharpe en mousseline blanche, garni de plissés en mousseline avec de petites valenciennes sur les deux bords, entourant le haut du jupon et fixé sur le côté derrière où il forme un joli nœud. Corsage Louis XV à longues pointes, lacé derrière, décolleté en carré, avec berthe en plissés de mousseline ; manches courtes et même garniture s'arrêtant au coude. Nœud de ruban bleu dans les cheveux, bouclés naturellement ; médaillon et velours noir au cou.

Autre toilette en faille rose. Jupon uni à petite traine ; trois écharpes en barège blanc à bouts frangés entourent et serrent le jupon en formant au milieu derrière des nœuds à bouts flottants. Corsage cuirasse dont l'extrémité de la basque se perd sous la première écharpe. Echarpe pareille, mais plus petite, posée en draperie au bord des épaules et nouée derrière, avec bouts frangés et pendants.

Ces deux toilettes sont extrêmement réussies et bien comprises ; elles possèdent ce caractère de grâce exquise et tout virginale qui convient à des jeunes filles faisant leurs premiers pas dans le monde des élégances.



P. N° 253. — COSTUMES DE DEMI-SAISON (petits garçons).

qûes à jour, faits dans la largeur rabattue ; col à la Colin, à large encolure, peu empesé, découvrant la naissance du cou et complété par une cravate à nœud marin.

A côté de ces divers modèles et d'autres encore, nous avons remarqué un nouveau genre de col qui consiste en biais étroits de batiste blanche, ou de couleur, joints à des entre-deux à jour et même à des entre-deux de dentelle. Les premiers sont simplement entourés d'une bande plate ; les seconds ont une dentelle en

plus sur le bord. Avec les sous-manches assorties, ces cols présentent un ensemble fort gracieux. Les parures plus soignées se font toujours en batiste ou mousseline et dentelle, ouverts ou non en châle, mais, dans tous les cas, rabattus.

La cravate blanche continue triomphalement son chemin. Simple mousseline, riche dentelle, tulle de Bruxelles à broderies de soie plate, crêpe lisse et plissés, tout se porte avec frénésie.

Nous demandions, ces jours passés, à une lingère intelligente, comment elle parvenait à composer le bonnet pour coiffure de rue : « — C'est bien difficile, nous répondit-elle, car peu de journaux donnent sur ce point des indications suffisantes ; je m'en tire assez bien pourtant, et c'est en suivant de loin le genre des chapeaux. Ceux-ci sont-ils haut perchés ? je fais mes bonnets en conséquence. La passe forme-t-elle le diadème ? vite j'établis mes bonnets sur ce patron. Toutefois, je m'arrange de façon à ne jamais aborder l'excentrique. C'est ainsi que je tourne la difficulté, et jusqu'à présent personne ne s'en est plaint ! »

Avant de nous faire aborder franchement la paille, les modistes ont voulu une transition au feutre, et c'est pour cela qu'elles ont établi le chapeau de tulle et dentelle noirs, ou de crêpe et surah de couleur assortie à la toilette, que les femmes élégantes se sont empressées d'accepter, car ils établissent une coiffure extrêmement seyante et d'une application facile.

Les chapeaux de paille se font remarquer, cette année, par leurs fonds bas, en forme d'assiette creuse renversée, et légèrement bombés ; leur passe assez large est abaissée à la Marie Stuart, ou enlevée comme un diadème, tantôt soulevée avec garniture dessous, tantôt relevée coquettement sur le côté. La forme *Cavalier*, ainsi que le *Montagnard*, sera choisie pour les jeunes filles ; ce chapeau se met sur le front.

On couvre les chapeaux de rubans et de fleurs, quand on n'emploie pas un foulard de couleur tendre ; les premiers, collés sous une passe enlevée, forment également de larges nœuds, cocardes et autres, avec touffe de fleurs. Celles-ci se portent en couronne ou guirlande trainante ; on les pose à cheval sur la calotte, lorsqu'elle est haute, et les bouts retombent régulièrement sur les épaules. D'autres ornent le dessous de la passe jusque derrière, et les deux extrémités se réunissent par un nœud à bouts flottants. Enfin, nous avons vu plusieurs traines touffues qui formaient une sorte de catogan ; mais nous n'en avons pas trouvé l'idée heureuse. Les foulards, si prisés en ce moment, sont drapés autour de la calotte, puis disposés en larges coques, ou en un coquillé servant de nid très souvent à de charmants petits oiseaux aux chatoyantes couleurs.

Quelques remarques en passant : le goût dominant est au blanc pur, ou aux nuances « crème fouettée », paille, saumon pâle, etc., rehaussées par des lisérés de velours noir, grenat, gros vert ou gros bleu. Le tulle « poudre de riz », fabriqué exclusivement pour les mentonnières et les voilettes, n'ayant que la largeur voulue, a reçu dès sa naissance la consécration de la mode ; il jouit donc d'un plein succès. En fait de fleurs, ce sont les verdure qui l'emportent sous le rapport de la distinction : feuillages variés et bottes d'herbe, l'épi sauvage surtout. Mais quelle jeunesse, quelle pureté de teint et quelle fraîcheur ne faut-il pas avoir pour affronter un pareil rapprochement !

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 253.

COSTUMES DE DEMI-SAISON. — 1. Jeune garçon de neuf ans, en costume de drap léger, couleur havane. — Pantalon court, ajusté au genou, avec poi-

gné boutoné. — Paletot, genre vareuse, garni devant d'une double rangée de boutons de fantaisie, assortis au drap ; trois boutons pareils ferment le bas des manches. — Col de chemise à la Colin et cravate bleue. — Béret béarnais en drap bleu. — Demi-bottes en drap havane.

2. Petit garçon de trois à cinq ans : costume en sicilienne bleu marine. — Jupou russe, monté derrière à plis couchés ; tablier sans plis devant, garni de nœuds de ruban au milieu ; biais roulés, en faille assortie, sur le bord inférieur du jupon. — Gilet en faille et boutons d'acier bleu. — Veston ajusté en sicilienne, à col rabattu, ouvert en châle, avec écart dans le bas. Parements aux manches, double rang de biais roulés en faille sur tous les bords du vêtement. — Chapeau marin en feutre noir, garni de ruban bleu à bouts flottants.

DG. N° 499.

CONFECTIONS DIVERSES DE DEMI-SAISON. — 1. Nouveau modèle de polonaise en broderie d'application de cachemire sur gros tulle de laine. — Le devant est de forme princesse, et le dos ainsi que les manches ouvertes appartiennent au genre dolman. Le bas du tablier est arrondi et les côtés se réunissent sous la basque derrière ; une ceinture étroite assujettit le dos à la taille, qu'elle entoure. — Le vêtement lui-même se ferme jusqu'à mi-hauteur des devants par des agrafes habilement dissimulées dessous, pour ne pas déranger le dessin de la broderie. Nœuds de faille dans le haut du cou et au bas de la taille ; belles franges nouées, à tête de passementerie, posées sur tous les bords. — Chapeau *Cavalier* en paille anglaise, à fond bombé et passe assez large, relevée sur les côtés et bordée de velours. Coques de ruban, plumes et roses groupées sur un des côtés.

2. Mantelet *Duchesse* en sicilienne noire. — Les devants, coupés en pans de mantelet, s'élargissent de côté pour se joindre au milieu derrière sous un beau nœud de ruban. Derrière, le vêtement représente une pélerine à manches dolman (c'est-à-dire non fermées sous les bras) dont les bords inférieurs sont garnis d'une belle passementerie et de dentelle noire, puis d'une bande en sicilienne ornée de même, qui est posée dessous comme un volant. Col rabattu dans le haut, orné de boutons et fermé sous un nœud de faille. Les bords des devants sont garnis d'une bande en sicilienne rapportée sur le dessus, encadrée de gros lisérés, avec des boutons en passementerie sur toute la longueur. Le bas des pans est recouvert de plissés et entouré d'un gros liséré ; les côtés sont garnis d'une passementerie pareille à celle de la pélerine, ce qui, avec les dentelles dont tous les bords du vêtement sont ornés, en complète l'effet. — Chapeau de paille noire, à passe soulevée, baissée au milieu à la Marie Stuart. Traverse en surah « crème fouettée » drapée dessous, avec une rose thé sur le côté. Torsade en surah autour de la calotte. Roses et plume amazone de couleur assortie, dont l'extrémité est assujettie sur le bord de la passe derrière.

3. Paletot *Parisien* en faille noire. — Ce vêtement est rayé de larges tresses de soie ; un plastron simulé, rayé en biais par des tresses semblables, forme gilet Louis XV ; un double liséré en faille encadre la première partie du paletot, celle qui est rayée en long, ce qui fait qu'elle se détache parfaitement. Les manches, rayées en biais, sont terminées par un revers uni, liséré et garni de boutons. Col rabattu dans le haut et liséré. Nœud de faille sur la basque derrière. Des boutons pareils à ceux des manches ferment le paletot. — Chapeau de paille brune, à large passe relevée sur les côtés, entouré dessous d'une écharpe en damas Renaissance écarlate et d'une seconde traverse brune formant un chou au milieu. Même mélange d'écarlate et de marron autour de la calotte. Coques et plumes assorties groupées contre la calotte.

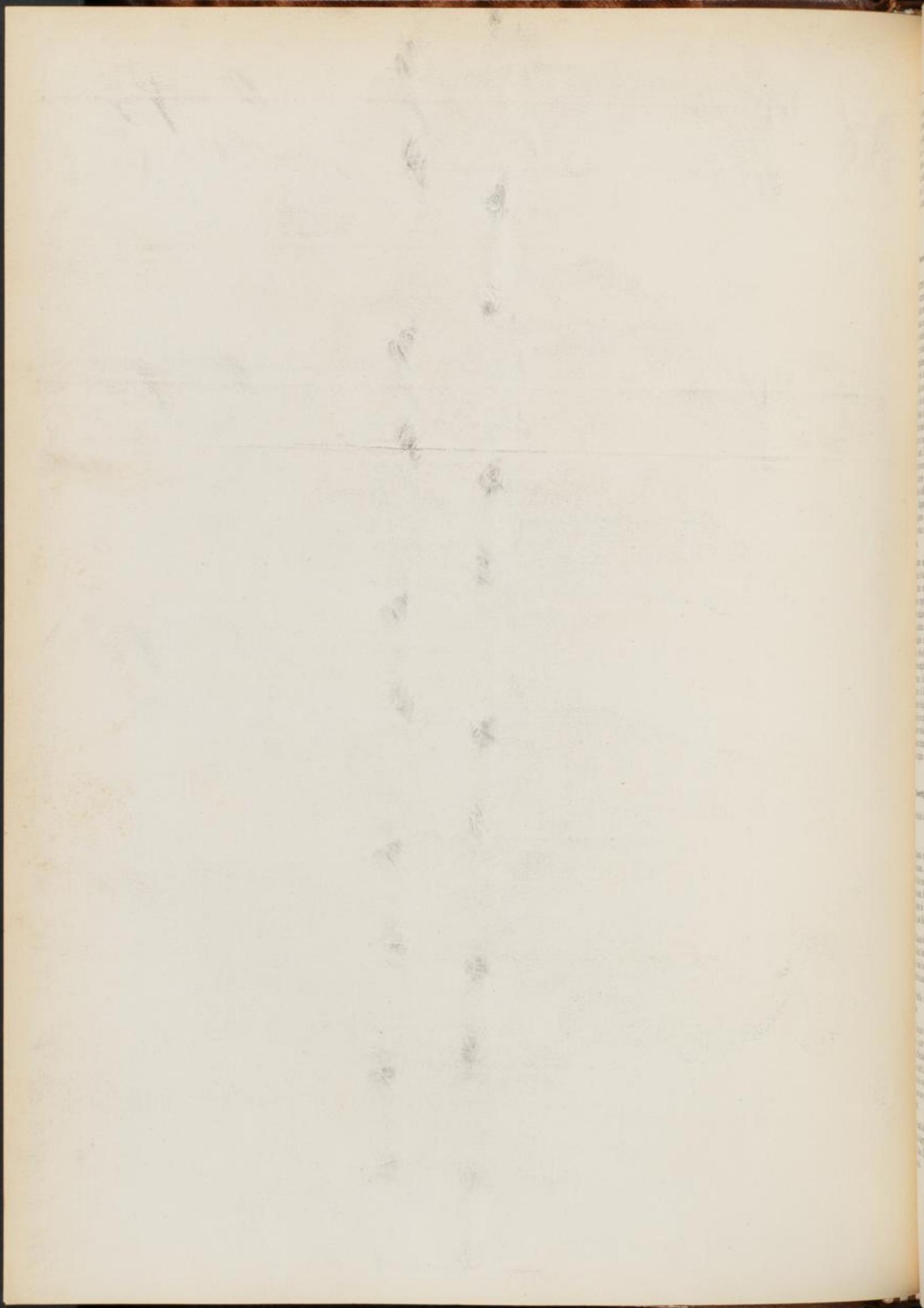
4. Polonaise en cachemire mat et broderie d'application sur gros tulle. — Le haut du vêtement affecte la forme princesse devant ; les côtés derrière sont unis. Le haut du dos, la basque tout entière et le tour du tablier sont en application ; mais la broderie est continuée sur une partie plus considérable du tablier sans être découpée. Tous les bords sont garnis de jolies franges à tête grillée, et la basque en est même complètement entourée. Il n'y a pas de manches à cette polonaise : elles sont remplacées par une frange grillée. — Chapeau de paille, garni dessous d'un coulis en ruban bleu pâle et de roses thé. La calotte est couverte de roses en traine, avec des coques de ruban.

5. Paletot *Dandy* en matelassé, très ajusté, avec col et revers en faille, entouré de marabout de soie. Postillon derrière, bordé d'un biais en faille. Les manches, en faille, ont un parement en matelassé, lequel est orné dans le haut d'une grosse ganse, et dans le bas de marabout avec deux larges boutons sur le dessus. — Chapeau en crin noir, doublé dessous de soie paille et garni d'une demi-guirlande de fleurs des champs. Le dessus est très orné : coques en ruban noir et ruban faille groupés en éventail avec une traine de fleurs des champs.

6. Mantelet *Duchesse* (même genre que celui de la figurine n° 2) en sicilienne noire, à bords dentelés et entourés d'une passementerie et de riches franges. — Ce vêtement, que notre gravure présente de trois quarts, a de longs pans, assez larges pour être réunis derrière par un point et un nœud



H. Némin



... de la pierre colorée et
... de la pierre colorée et

descriptions de la pierre colorée et

... de la pierre colorée et
... de la pierre colorée et

... de la pierre colorée et
... de la pierre colorée et

descriptions de la pierre colorée et

... de la pierre colorée et
... de la pierre colorée et

... de la pierre colorée et
... de la pierre colorée et

... de la pierre colorée et
... de la pierre colorée et

descriptions de la pierre colorée et

... de la pierre colorée et
... de la pierre colorée et

... de la pierre colorée et
... de la pierre colorée et

... de la pierre colorée et
... de la pierre colorée et

Le faille à bouts flottants. Le dos forme la pélerine. Large col rabattu dans le haut, entouré des mêmes franges, et poche en faille coulissée sous forme de cornet, placée au milieu du pan et terminée par une cascade de nœuds de ruban. — Chapeau de paille belge nuancé marron, à passe évasée ayant deux lisérés en faille blanche posés à même la paille. Dessous, comme garniture, un diadème de primevères rosées. Nœuds de ruban marron et ruban blanc sur le sommet, avec une touffe de primevères; même répétition au bas de la calotte derrière. Mentonnières en ruban blanc.

Description de la planche coloriée n° 1220 B.

TOILETTES DE COURSES. — 1. Costume en taffetas de laine de deux tons écreu et marron. — Jupon à traîne, en taffetas marron, entouré derrière de deux volants en taffetas écreu, l'un plissé, l'autre froncé, surmontés de trois biais étroits en taffetas écreu. Le tablier est orné, de larges plis en taffetas écreu, rayant le milieu et les côtés, et auxquels se relient des biais en écreu, disposés en échelons biaisés. — Trois largeurs de taffetas écreu forment un jupon supplémentaire derrière; elles sont disposées d'une façon particulière: celle du milieu, doublée de taffetas marron, est détachée et forme des coquillés retombant de chaque côté sur les deux autres largeurs. Celles-ci, fixées de côté sous le pli du tablier, sont relevées et réunies au milieu sous la précédente largeur. — Corsage en taffetas écreu, à basques plates, entourées d'une bande marron sur laquelle retombent de petites pattes écreues. Le haut est encadré de biais marron réunis au milieu en châle sous un nœud assorti. Des coquillés rappelant ceux du jupon supplémentaire garnissent le dos du corsage. Les manches ont un bouillonné marron dans la longueur, rayé en travers de biais écreus. Volant et parement dans le bas, avec biais et nœuds de taffetas marron. — Jolie lingerie en mousseline brodée et dentelle. — Chapeau de feutre gris à passe très-enlevée, garni dessous d'un tour de plumes assorties, noué derrière par un nœud de ruban cerise. Coiffe en ruban cerise sur le côté de la passe, et panache de plumes grises sur le dessus.

2. Costume en foulard très-fin, de nuance mauve. — Jupon à traîne, entouré dans le bas de trois groupes de plissés en taffetas violet, alternés de deux volants en foulard ornés de broderie anglaise faite à même l'étoffe. — Tablier supplémentaire en foulard pareil, entouré de trois volants de broderie anglaise; un nœud de ruban violet ferme le tablier derrière. — Paletot parisien ajusté derrière, vague devant, entouré d'un volant de broderie anglaise sur même étoffe. Jockey en broderie dans le haut de la manche; celle-ci, très ajustée, est terminée par un plissé en taffetas violet et broderie anglaise. Un nœud de ruban violet, à longs bouts, ferme le haut du vêtement. (Ce paletot peut être supplémentaire; dans ce cas, il n'a pas de manches; le Jockey seul subsiste, et il y a alors un corsage à la robe.) — Lingerie élégante et ouverte, en mousseline et dentelle plissées. — Chapeau *Baby* en paille de riz blanche, à passe enlevée, doublée dessous d'un bouillonné coulissé en surah violet. Un groupe de giroflées placé sur le côté forme traîne et guirlande sous la passe. Grandes coques en surah sur le dessus et barbe de dentelle noire tombant derrière.

Description de la planche coloriée n° 1217 D.

Substituée à la gravure 1220 B, pour les abonnés qui en ont fait la demande.

1. Chapeau en tulle noir perlé de jais. — Fond mou, bord soulevé et bande dessous, entourés tous deux d'une petite dentelle noire. Demi-guirlande d'épis noirs et camélia blanc, avec feuillage et bouton, placés en diadème dessous. Galon de jais autour de la calotte, branche de camélia sur le côté, coques de ruban blanc sur le sommet et derrière d'où s'échappe un nœud à pans flottants.

2. Chapeau de paille, à calotte ronde et passe plate, bordé et entouré de ruban bleu, formant sur le côté un nœud alsacien avec boucle de nacre au milieu. Sous la passe, une guirlande de fleurs des champs, dont l'extrémité se réunit au nœud à bout frangé placé derrière.

3. Pouff de coiffure, composé de coques de ruban rose et d'une plume blanche.

4. Chapeau en crêpe et tulle couleur tourterelle. — Calotte plate et assez haute, à passe renversée et bordée d'un biais couleur paille. Un ruban de damas Renaissance, dont le fond est de nuance « crème fouettée » et le dessin assorti à la couleur du chapeau, est drapé sous la passe qu'il entoure; branche de roses sur le côté. Même ruban autour de la calotte, noué derrière sous une rose pareille à la précédente et groupe de plumes assorties sur le sommet.

5. Nœud de coiffure en surah damassé, couleur « crème fouettée », formant un large nœud coquillé avec un seul pan terminé par un plissé de crêpe lisse. Une boucle en nacre fixe au milieu de ce nœud une branche de myosotis.

6. Col rabattu en toile, rayé et bordé de bandes en percale rose rapportées et piquées — quelques-unes sont même piquées à jour, — puis entouré d'une mignonne broderie.

7. Élegante « matinée » en mousseline blanche. — Corsage demi ajusté, entr'ouvert dans le haut, complètement entouré de plissés très fins placés de façon à former une tête. Nœuds de ruban bleu placé au bas de l'ouverture, dans le haut et le bas du dos; torsade et nœud de ruban au bas des manches.

8. Corsage en cachemire blanc. — Basques plates devant, postillon tout plissé et plus court derrière. Col plissé et montant derrière, ouvert par un revers plat devant, doublé et bordé de foulard rosée. Double rangée de boutons roses devant. Revers roses sur les poches qui garnissent les côtés de la basque. Traverse rose soutenant le postillon plissé en formant une tête. Manches à sabot, ornées d'un plissé en pareil.

9. Col en fine percale écossaise de couleur bleue et blanche, bordé d'une bande plate et piquée en percale bleue unie.

Description de la figurine coloriée L. n° 30.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE MARIAGE: DEMOISELLE D'HONNEUR. — Costume en faille bleu pâle et foulard rayé assorti. — Jupon uni, à traîne demi-longue. Long tablier en foulard, garni d'un plissé uni, relevé et fixé derrière. Une écharpe en foulard doublé de soie unie entoure le pouff, à plat, et ses deux extrémités sont assujetties à la ceinture de chaque côté. Les bords de l'écharpe, retournés sur eux-mêmes, forment un petit revers bleu. — Corsage demi-cuirasse en foulard, ouvert dans le haut, avec revers en faille, laissant apercevoir un gilet bleu uni dont on voit la pointe inférieure. Revers et plissé au bas de la manche, serré par une bande plate. — Lingerie en dentelle ruchée. — Chapeau de paille à passe diadème doublée de surah bleu, avec une demi-guirlande de fleurs jardinière. Guirlande semblable autour de la calotte, nouée derrière avec un nœud de ruban bleu.

CAUSERIE

Pauvres chroniqueurs!.. le temps s'est-il assez joué de vous?... Sur la foi de quelque doux zéphyr égaré dans nos parages, de je ne sais quel rayon envoyé en éclaireur sur notre globe ou tombé du ciel par mégarde, vous vous êtes empressés d'arborer vos phrases les plus pimpantes, vous avez mis des rubans à toutes vos épithètes et vous en avez enguirlandé les vieux clichés qui dormaient depuis un an dans vos cartons, attendant la saison nouvelle chargée de leur refaire une virginité et de les habiller de poésie. Un des vôtres est même allé jusqu'à écrire ainsi l'histoire :

« L'événement du jour est le retour du soleil. Le printemps n'a pas attendu que Mathieu Laensberg lui visât son laisser-passer pour apparaître. Devançant l'almanach, il éclate et rayonne dans le ciel déjà bleu et sur la terre bientôt verte. Que cette bienfaisante tiédeur dure huit jours encore, et tout s'épanouira sur nos têtes et fleurira sous nos pas. Le Bois radieux a fait sa réouverture et le tour du lac a revu ses habitués. On n'aspire qu'au dehors et, devant l'éclat de l'atmosphère, les salons font bien de se fermer. Les lambris les plus dorés ne valent pas en ce moment les squelettes tordus des arbres sur lesquels une saison précoce jette les odorantes poussées de l'aimable *primavera*. »

Infortunés chroniqueurs, dites si le temps s'est assez joué de vous!... Ce n'est pas une saison printanière qui a débuté le mois dernier, mais une contrefaçon d'automne.

A la vérité, cela n'a point empêché les fraîches toilettes de se montrer, ni les modes nouvelles d'éclorre. Un peu plus tôt ou un peu plus tard, est-ce qu'il ne faut pas toujours faire sa cour au ciel bleu et se rendre digne de lui? Nos élégantes ont trop le respect des traditions pour ne point s'y prendre d'avance, et, le signal une fois donné, le mouvement devient général.

- » Rivières, fontaines et ruisseaux
- » Portent en livrée jolie
- » Gouttes d'argent, d'orfèvrerie ;
- » Chacun s'habille de nouveau. »

La ville et les faubourgs, les hommes et les femmes, les valets et les chevaux, chacun se pare ou se répare. On a pu s'en apercevoir le lundi de Pâques, en dépit de l'atmosphère, à la reprise des courses du bois de Boulogne. On le vérifiera mieux encore dans les quelques soirées dansantes qui restent à l'ordre du jour, et dans les réunions de l'après-midi inscrites au programme du printemps.

La chronique est faite de contraste comme la vie, et les extrêmes s'y touchent. Du réveil de la nature à l'éternel sommeil des êtres il n'y a qu'un pas, que le chroniqueur, bon gré malgré, est obligé de franchir. Les deuils, depuis un mois, ont été nombreux, et il semble que la mort, en multipliant ses coups, ait tenu à faucher un peu partout les tiges les plus hautes. C'est d'abord l'ambassadeur de France en Angleterre, M. le comte de Jarnac, dont le père reste le dernier rejeton de la branche cadette des ducs de Rohan-Chabot; c'est un romancier bien connu et d'un réel talent, M. Amédée Achard; puis une des femmes les plus sympathiquement célèbres de la littérature du siècle, Mme Ancelet, dont la naissance remonte au 15 mars 1792, et qui en 1836 fournit à Mlle Mars, dans *Marie ou Trois époques*, l'occasion d'un de ses derniers triomphes. A quelques jours d'intervalle, s'éteignent deux étoiles du monde artistique: Mélingue, comédien populaire et puissant, le héros typique du drame de cape et d'épée, doublé d'un sculpteur de mérite; Mme Pleyel, la pianiste éminente qui, pendant de longues années, a occupé toute l'Europe musicale de son talent. Enfin, au-dessus de tous ces noms, désormais sans écho, vient se placer celui d'un intrépide voyageur dans le monde de la pensée, M. Edgar Quinet. Sans toucher aux choses de la politique, nous pouvons dire que, par l'ardeur de son patriotisme, la pureté de sa vie et l'élévation de son caractère, plus encore que par les élans puissants, les immenses coups d'aile et les vues supérieures dont ses œuvres sont pleines, il a su commander à tous l'estime et l'admiration.

Un de ses derniers écrits — le dernier peut-être — le peint plus éloquemment que nous ne saurions le faire: c'est comme un lumineux reflet de son grand esprit et de son noble cœur. Il s'agit d'un nouvel ouvrage de Mme Edgar Quinet qui, sous ce titre charmant et plein d'attraits: *Sentiers de France*, est à la veille de paraître, et dont la préface écrite, par M. Quinet, est tout imprégnée des senteurs de la patrie. L'illustre écrivain y indique, comme lui seul pouvait le faire, le but que l'auteur qu'il protège s'est proposé d'atteindre dans son livre: inspirer l'amour de la France. Tâche admirable, et bien digne de la femme sympathique à qui nous devons déjà les *Mémoires d'exil*. Aussi qui ne voudra suivre un tel guide à travers les *Sentiers de France*?

La part faite à des sentiments qui nous sont chers, rentrons, puisqu'il le faut, dans la vie réelle. De ce côté aussi, nous avons des dettes à payer: dettes agréables puisqu'il s'agit de constater que les bals donnés cette année dans les salons de l'hôtel du Louvre par la Société des Fleuristes et par celle des Demoiselles de Commerce à la salle Valentino ont été plus brillants que jamais. Toilettes splendides, profusion de fleurs et de jolies femmes, musique excellente sous la direction de MM. Olivier Métra et Deransart, souper exquis au Louvre, danses animées et prolongées jusqu'à l'aube, tel est le programme qui a été exécuté avec autant de grâce que d'entrain.

La Savoie s'est particulièrement distinguée dans l'organisation des bals, et s'il y avait un prix à décerner, nul doute qu'il ne dût être partagé entre la Grande Société des Savoisiens et celle du Grand-Bornand. Les deux fêtes étaient données au profit de la caisse de secours de ces Sociétés, fondées dans un but essentiellement philanthropique. Les députés de la Savoie et de la Haute-

Savoie s'étaient fait un devoir d'y assister, et les femmes, toujours charmantes quand rayonne autour d'elles l'aurole du plaisir et de la charité, ont prouvé qu'elles restent infatigables lorsqu'il s'agit de mener de front cette double tâche: s'amuser et faire le bien.

Un amusement bien parisien, c'est celui qui consiste à aller visiter la foire au pain d'épice, dont les boutiques en plein vent peuplent la place du Trône et les voies adjacentes. Quelle animation, quel tumulte, quelle foule!

De tous côtés, — sans compter le pain d'épice, — ce ne sont que jeux, parades, boniments, surprises et chansons. Ici des escamoteurs, des jongleurs et des sauteurs; là des funambules, des équilibristes et des arracheurs de dents!.. Et puis des bêtes sauvages à côté d'animaux civilisés, des chiens savants et des singes ès-lettres, des musées de cire et des femmes colosses, des nains et des géants, des théâtres de toute sorte, des exhibitions à n'en plus finir.

A l'étourdissant tohu-bohu des pitres, paillasses, grotesques, musiciens endiablés, criant, sautant, gesticulant au milieu du vacarme des tambours, des grosses caisses, des cymbales, des trompes et des cornets à pistons, ajoutez l'appel des marchands, les cris des gamins; le grouillement de la foule, et vous aurez le tableau de la plus bruyante des foires parisiennes.

Tout cela pour la plus grande gloire du pain d'épice!...

Ludovic SAUVEUR.

SENTIERS DE FRANCE (*)

Un jour, des absents se bercent d'un beau rêve. Ils poursuivent longtemps ce songe, sans y croire.

Ils se disent que si jamais leur pays se rouvre pour eux, ils en visiteront chaque sentier. Ils reprendront possession de cette terre qui leur est devenue sacrée, parce qu'ils la confondent avec la justice.

Le jour luit, en effet, où la France leur est rendue. Et ils vont, de lieu en lieu, toucher, reconnaître, embrasser les objets, les paysages, qu'ils avaient évoqués de loin, sans espoir de les atteindre jamais.

Pèlerinage enfin réalisé; mal du pays changé en joie: comme si, pour celui qui retrouve son pays, la jeunesse revenait avec chaque brin d'herbe; tel est ce livre.

Je me souviens d'un temps où j'avais peine à me figurer des fleurs printanières, des paysages calmes ou radieux, sous un régime qui voilait et enlaidissait à mes yeux toutes choses. Pourtant, il est certain que les fleurs insouciantes s'épanouissaient et riaient de notre deuil.

A notre retour, nous avons voulu nous réconcilier avec elles. Comment, disions-nous, avez-vous bien pu sourire, pendant que nous étions proscrits?

Elles se sont excusées de mille manières, en disant: « Ce n'est pas nous qui avons souri. Ce sont nos sœurs aînées; et elles en ont été punies par les autans du Lauragais qui les ont flétries avant l'heure. Pour nous, nous n'avons vraiment souri que depuis votre retour. Venez vous en assurer. »

Voilà ce que nous ont répondu les fleurs.

Alors nous avons dit au printemps, au premier rayon du jour, à la mer de Normandie et de Bretagne, aux cascades des Pyrénées:

« Rayons du jour, vous vous êtes vêtus de pourpre et d'or, pendant que nous étions en deuil.

» Cascades, vous avez bondi de joie, pendant que nous étions assis, au loin, dans le silence et dans l'oubli.

(*) Nous sommes heureux de pouvoir donner la préface du nouveau livre de Mme Edgar Quinet, dont il est question dans notre *Causerie*. — R. H.

« Arbres des Pyrénées, vous avez dépensé vos parfums de résine, pendant que nous pleurons sur vous. »

Et tous ont répondu à la fois : « Vous vous trompez, on nous a calomniés. Nous nous sommes vêtus de givre et de neige, tant que vous avez été exilés. »

La mer de Bretagne nous a dit à Pornic : « Aussi longtemps qu'a duré votre absence, je n'ai roulé que des flots noirs et amers. Demandez-le à mes rivages. »

En les entendant, nous nous sommes laissé convaincre. Nous avons cru aux caresses et aux serments des fleurs, des cascades, des brins d'herbe.

Et pourquoi ne pas les croire ?

Qui n'a besoin aujourd'hui de croire à la terre natale ? Qui ne cherche un refuge dans les lieux solitaires, pour y reprendre haleine ? C'est au fond des forêts que s'exhale l'espérance. Venez la cueillir avec nous dans les bruyères. Elle germe, elle vit, elle parfume les champs, en dépit des orages. Entrons dans ces sentiers, d'où elle n'a pu être déracinée un seul jour.

Si quelque chose parle dans ces pages, c'est la foi invincible dans la France. L'auteur semble dire à chaque pas : « J'en jure par la verveine, par la vague, par la source cachée, par le nuage errant : ma foi dans la France ne sera pas trompée. »

Qui aurait jamais pensé que l'amour du pays eût besoin d'être ranimé dans les cœurs ? Ce ne sont pas des raisonnements qui feront ce miracle. C'est la terre elle-même qui parlera aux hommes par la voix des choses, des lieux aimés. Les oiseaux aussi crieront : « Prenez pitié de cette terre de France ; elle est faite pour être libre comme nous ! »

Que ne puis-je rendre la voie facile à ce livre écrit avec tant de piété ! Je le confie à mes amis. Ils y trouveront un écho des solitudes de France, le souffle des grands bois, la paix où se retrempe les forts ; et quelquefois aussi un peu d'airain sous des touffes de fleurs.

Edgar QUINET.

17 février 1873.

MOLIÈRE ET BOURSULT

Les Matinées dominicales et littéraires de M. Ballande, à la Porte-Saint-Martin, se poursuivent non sans succès. L'une des plus attrayantes a été celle où se trouvaient réunis sur le programme : *les Fourberies de Scapin* et *le Mercure galant*, de Boursault.

Tout a été dit sur Molière ; peu de chose a été dit sur Boursault. Molière, comme Shakspeare, a absorbé tous ses contemporains. Cependant Boursault a eu de grands succès, des succès aussi grands que ceux de Molière, et qui ont pu lui faire écrire dans une lettre adressée à sa femme (c'était à propos d'*Ésope*) : « Ceux qui veulent me flatter disent que Molière n'a rien fait de meilleur ; mais je lui rends justice, et je me la rends aussi. »

Ces deux hommes, Boursault et Molière, semblaient faits au premier aspect pour s'entendre, se comprendre, s'estimer, s'aimer. Tous les deux étaient de parfaits honnêtes gens, des gens de cœur. Et cependant ils ont vécu en état d'hostilité continuelle l'un contre l'autre. Ils se sont compris, mais ils ne se sont pas entendus.

Boursault était le plus jeune des deux ; il avait quinze ans de moins que Molière. Il était riche, heureux, aimable, de façons très polies, et extrêmement obligeant. De bonne heure, il s'était fait connaître par des écrits variés, allant de la tragédie à la pastorale, du traité de morale au petit roman badin. Tout cela accusait une grande souplesse de plume, mais tout cela ne lui avait encore valu qu'une réputation de deuxième ordre. Ajoutons que Louis XIV le voyait d'un fort bon œil.

Comment Boursault, à vingt-quatre ans, se trouva-t-il engagé dans une coterie contre Molière ? J'imagine qu'en cela il céda à des influences de salon, et que quelques gens du monde ne furent pas fâchés de lui faire endosser leurs épigrammes contre celui dont la satire ne s'était pas arrêtée aux gens du monde.

Toujours est-il que ces épigrammes eurent le don de piquer Molière ; entre deux chefs-d'œuvre, il écrivit ce pamphlet délicat et charmant qui s'appelle la *Critique de l'École des femmes*. On persuada facilement à Boursault que Molière l'avait désigné dans le personnage doux de Lysidas. Boursault riposta (n'oublions pas ses vingt-quatre ans) par une petite comédie, le *Portrait du peintre*, fort inoffensive, quoi qu'on en ait dit.

Jusqu'à-là, la guerre était courtoise et maintenue dans les pseudonymes. Il devait appartenir à Molière de lui faire franchir cette sage limite. On n'échappe pas complètement à l'humanité. Le grand homme, — qui était un homme, hélas ! — céda à un mouvement de colère. Il se fit personnel, trop personnel. Voici comment il se venge dans *l'Impromptu de Versailles* :

D'abord, on vient lui annoncer qu'on se prépare à jouer une comédie contre lui. — Il est vrai, répond Molière ; on me l'a voulu lire ; et c'est un nommé Br... Brou... Brossaut qui l'a faite. »

« — Ma foi ! s'écrie Mlle Debrie, à votre place je jouerais ce petit monsieur, qui se mêle d'écrire contre des gens qui ne pensent pas à lui. »

À quoi Molière réplique :

« — Vous êtes folle. Le beau sujet à divertir la cour que M. Boursault ! Je voudrais bien savoir de quelle façon on pourrait l'ajuster pour le rendre plaisant ; et si, quand on le bernerait sur un théâtre, il serait assez heureux pour faire rire le monde. Ce lui serait trop d'honneur que d'être joué devant une auguste assemblée ; il ne demanderait pas mieux, et il m'attaque de gaieté de cœur pour se faire connaître, de quelque façon que ce soit. »

Ne vous semble-t-il pas qu'à ce moment Molière rit un peu jaune ?

Je ne m'étendrai pas davantage sur ces démêlés, où Molière eut le dernier mot, sinon de par la raison, du moins de par le génie, argument miraculeux et sans réplique.

Bien des années après, Boursault, mûri, et plus que jamais bien en cour, donna son *Mercurie galant*, qui alla aux nues. C'est une des premières pièces dites à tiroirs qui aient été composées, — en dehors du répertoire italien ; — elle a du trait, un ton d'enjouement bien soutenu, une versification facile. La fameuse scène entre la Rissolè et Merlin a traversé les âges ; nous l'avons tous sue par cœur, et elle se retrouve encore, à l'heure qu'il est, sur les lèvres de nos enfants. Cette scène est franchement comique, et seule elle aurait pu suffire à fonder la réputation de Boursault.

C'est le *Mercurie galant* réduit en quatre actes que la troupe de M. Ballande a jouée l'autre jour.

Charles MONSELET.

LES PAROLES D'OR

Peu contents du petit espace dans lequel est circonscrit notre être, nous voulons tenir plus de place en ce monde que la nature ne peut nous en donner. Nous cherchons à agrandir notre stature par des chaussures élevées, par des vêtements renflés ; quelque amples qu'ils puissent être, la vanité qu'ils couvrent n'est-elle pas encore plus grande ?

BUFFON.

Tel craint le ridicule, qui ne recule pas devant le mépris.

Alfred BOUGEART.



DC. N° 499. — CONFECTIONS DE
Modèles nouveaux des Grands Magasins



— DESCRIPTION. PAGE 170.
Dames (8 et 13, rue de Rivoli).

D. 3

LA GÉNÉRALE

(NOUVELLE. — SUITE.)

D'un ton navré, le père Jean poursuivit :

— Vous savez comme l'enfant est fière ! Elle a déclaré qu'elle ne voulait plus rester à la maison, et sans doute pour se faire un petit paquet, la voilà qui monte dans sa chambre... La Césarine l'y enferme à double tour, mais c'était compter sans la fenêtre. Le lendemain, elle n'a plus retrouvé que la cage ouverte, l'oiseau s'était envolé...

— Et vous n'êtes pas accouru me prévenir ? s'écria le général ; vous n'avez pas cherché à la rejoindre ?

— Oh ! pour ce qui est de ça, monsieur, faites excuse ! A preuve que mes vieilles jambes en sont toutes fourbues. Mais que voulez-vous ?... Pas de traces, aucun renseignement ! Disparue !

Le général était au désespoir.

— Où peut-elle s'être réfugiée ? murmura-t-il, quelle route aura-t-elle prise ?

— Sans compter la mer ! hasarda le vieux pêcheur en frissonnant, car, lorsqu'on se sent bien malheureux, bien abandonné, c'est un dernier asile, qui parfois vous tente.

— Quoi ! s'écria le général, vous supposeriez...

— Non ! non ! car la Césarine répète à qui veut l'entendre que Madeleine a emporté ses hardes. Or, quand on veut se périr, c'est une pensée qui ne vient pas. Voilà ce qu'il faut en conclure pour conserver un brin d'espérance.

Nonobstant, le général s'en revint très inquiet. Il passa chez le commissaire de police, et lui remit une certaine somme pour activer les recherches, avec prière de le tenir au courant.

Impossible de retarder son départ. Les chevaux étaient commandés pour le soir même.

A cette époque, les chemins de fer n'existaient pas encore. On voyageait en diligence, en chaise de poste.

Bien que confortablement installé dans la berline à côté de madame Giraud, le général ne put fermer l'œil de la nuit. Le souvenir de la petite Madeleine le tenait éveillé. Vers le matin seulement il s'assoupit.

Tout-à-coup la voix de la gouvernante frappa son oreille.

— Général ! disait-elle en lui désignant la portière dont elle venait d'abaisser la glace, général, mais regardez donc ! Là, sur la route, n'est-ce pas notre fugitive ?

VII.

C'était bien elle, c'était Madeleine.

Elle portait son petit paquet en bandoulière sur l'épaule et, sans doute afin de ménager sa chaussure, elle cheminait pieds nus.

Le général n'eut besoin que d'un regard pour la reconnaître.

Il s'empessa de crier à son domestique assis sur le siège :

— Baptiste ! ordre au postillon de retenir ses chevaux. Qu'il s'arrête !

Il venait d'ouvrir la portière. Sans même attendre qu'on abaisât le marchepied, oubliant sa goutte, il était descendu sur le chemin.

Bien lui en avait pris, du reste, de se hâter ainsi. Déjà la petite Granvilloise se jetait dans un sentier de traverse.

Ce ne fut qu'après plusieurs appels de plus en plus impératifs qu'elle se rapprocha enfin.

— Qu'est-ce que cela signifie, mademoiselle ? dit le protecteur d'un ton de bourru bienfaisant, auriez-vous l'ingratitude de me fuir aussi, moi ?

— Ne m'en veuillez pas, monsieur, dit-elle en balbutiant, je sais combien vous êtes bon, mais...

— Mais vous avez peur que je vous fasse reconduire par la gendarmerie chez votre belle-mère.

— Oh ! quant à cela, jamais ! répondit-elle avec l'accent d'une résolution farouche.

Et, comme pour attester la dernière injure de la marâtre, elle porta sa main à sa joue. La trace d'une légère meurtrissure s'y voyait encore.

— Je le devrais cependant, fit le général déjà radouci. Voyons, mon enfant, sois raisonnable.

— On me tuerait plutôt, déclara nettement Madeleine.

Il n'insista plus. Mais la situation commençait à devenir embarrassante.

— Il faut prendre un parti, murmura-t-il. Quel était ton projet ? Où t'en vas-tu ?

— A la grâce de Dieu répondit-elle. Lorsque je serai assez loin de chez nous pour ne plus craindre d'être reconnue, je compte demander du travail dans les fermes, dans les fabriques... S'il le faut, j'irai jusqu'à Paris, où, dit-on, on trouve à gagner honnêtement sa vie.

— Paris ! s'écria le vieux brave, enchanté de tant de bravoure, eh bien ! nous y allons. Monte dans la voiture, mon enfant. Il y a une place :

— Y songez-vous, monsieur ? Je n'ose point.

— Grimpe, te dis-je ! Allons ! tu me feras plaisir... je le veux !

— Mais attendez au moins que je remette mes souliers.

Quand ce fut fait, le général, l'enlevant dans ses bras, la passa dans ceux de madame Giraud.

Et puis fouette, postillon ! En route !

Je laisse à penser l'étonnement, la confusion, les grands yeux ; la petite Granvilloise emportée comme par enchantement dans un si bel équipage.

A tour de rôle, la gouvernante et son maître s'efforçaient, par quelques bonnes paroles, d'inspirer confiance à la pauvre enfant qui, tout heureuse de se sentir ainsi protégée, se mit promptement à l'aise.

— Sais-tu, lui dit le général, sais-tu bien que le père Jean a couru après toi ?

— Oh ! fit-elle en souriant, je l'ai vu.

— Et comment, diable ! t'y es-tu prise pour échapper à ses regards ? il a de bons yeux.

— Moi pareillement, répondit Madeleine, et de fières jambes. Mais j'avais résolu de ne m'en servir que la nuit. A l'aube, je me *muchais* (cachais) n'importe où... fossé, taillis, meule de paille, et le premier soir, je ne me suis enroutée de rechef à l'inverse qu'après avoir assurance que le père Jean reprenait avec découragement le chemin du pays.

A ce dernier mot, l'exilée n'avait pu se défendre d'un soupir, d'un regard chargé de tristesse.

— Mais si tu as continué de la sorte, dit la gouvernante, ton étape dure donc depuis sept ou huit heures, ma pauvre enfant ?

— Comme vous dites, madame, mais faut pas m'en plaindre, allez ! Quand le soleil se lève, on se couche ; et c'est charmant, une promenade à la belle étoile.

— D'accord ! fit le général, qui se souvenait encore d'avoir été soldat, mais tu n'en dois pas moins être brisée de fatigue, avoir sommeil, avoir faim...

— Ne vous tourmentez point de si peu, j'ai là ma miche.

Et, tirant de sa poche un morceau de pain noir, elle mordit à blanches dents.

La conversation n'en continua pas moins. Puis, vaincue par le sommeil, Madeleine se laissa bercer par le mouvement de la voiture et s'endormit.

— Pauvre petite ! murmura madame Giraud, elle est vraiment gentille ; je m'y intéresse à mon tour. Qu'en ferons-nous là-bas ?

— On verra ! répondit le général. Mais puisque le ciel a placé cette enfant sur ma route, c'est que bien décidément il me la confie. Je ne l'abandonnerai pas.

VIII.

Quinze jours après son arrivée à Paris, vous n'auriez pas reconnu Madeleine.

Habillée, presque apprivoisée déjà par les soins de madame Giraud, la sauvage fillette se transformait en une sorte de demoiselle, qui n'avait rien de parisien, mais rien non plus de provincial. Sa distinction native et sa franche originalité la sauvegardaient de toute espèce de ridicule. Il y avait de la grâce jusque dans sa gaucherie, du charme dans ses étonnements naïfs. Elle savait en rire la première et profiter de chaque bévue comme d'une leçon. Quelque mouvement d'impatience lui échappait-il, son repentir et sa docilité le rachetaient aussitôt. C'était une de ces natures douées de l'instinct d'assimilation et qui, n'importe dans quel milieu, semblent à leur place. Jamais rien de trivial ni de vulgaire, beaucoup de tact et parfois de l'esprit, cet esprit qui vient du cœur. Une vive reconnaissance envers ceux qui l'avaient recueillie, un désir ardent de les satisfaire se lisaient dans ses grands yeux noirs. On eût dit une jeune créole commençant à s'acclimater, un oiseau des colonies dont on avait à peine ébarbé les ailes pour l'empêcher de fuir, et qui pouvait encore, mais déjà ne voulait plus s'envoler.

Quand la bonne madame Giraud eut ainsi préparé Madeleine, le général la fit admettre dans une maison d'éducation religieuse dont la supérieure était sa parente.

Les commencements furent difficiles. Clausturation, discipline, assiduité pesaient lourdement à notre jeune Granvilloise, qui jusqu'alors avait vécu librement au grand air et se voyait contrainte, à près de quinze ans, d'étudier tant de choses inconnues, tant de rudiments arides. Les noms seuls de certains cours lui faisaient peur. Que de fois elle jeta le livre ou ferma le piano, se pressant la tête à deux mains, s'écriant avec désespoir qu'elle n'y comprenait rien, qu'elle n'y pourrait jamais rien comprendre. Mais on n'avait qu'à lui dire :

« — Cela ferait pourtant bien du plaisir au général ! »

Et tout aussitôt elle se remettait au travail avec une telle ardeur, une telle volonté, que son intelligence, s'ouvrant à toutes les lumières, lui permit de réaliser des progrès rapides, une transformation merveilleuse. Aussi ses institutrices la prirent-elles en amitié.

Il en fut de même de ses compagnes qui, tout d'abord, l'avaient tenue à distance et s'en étaient même quelque peu moquée. Madeleine, d'ailleurs, était restée d'abord à l'écart, ainsi qu'un animal sauvage introduit tout-à-coup dans une ménagerie domestique. Mais, dès que les plus impertinentes risquèrent une attaque directe, elle riposta de manière à mettre les rieuses de son côté. Puis ce furent des preuves de bonne camaraderie, de dévouement. Un incendie s'étant déclaré dans le dortoir des petites, la nouvelle se jeta bravement à travers les flammes et contribua pour sa part à les sauver. Dès le lendemain, réaction complète, engouement général. Les plus têtues, les plus dédaigneuses pensionnaires s'honorèrent de lui donner ou d'en recevoir quelques marques de sympathie. C'était maintenant l'héroïne, la favorite du couvent.

Assurément Madeleine ne devint point parfaite. Mais, comme le disait la supérieure, il y avait en elle cet attrait, ce don qui fait qu'on aime certaines personnes plus encore peut-être à cause de leurs défauts que de leurs qualités.

Madame Giraud subissait de plus en plus cette même influence. Tout bonnement, tout franchement, elle raffolait de sa fille adoptive.

L'amitié du général, préoccupé d'ailleurs par toutes sortes d'affaires politiques ou autres, était plus grave, mais non moins sincère.

Déjà, depuis longtemps, il avait écrit à Granville pour obtenir de la Césarine et de son mari qu'on ne s'inquiétât plus de la

fugitive. Moyennant une certaine redevance, ignorée de Madeleine, il était devenu le seul arbitre de son avenir.

IX.

La règle du pensionnat était sévère; on ne sortait chaque mois que pendant un jour.

Ce jour-là devint un jour de fête non seulement pour Madeleine, mais encore pour le général et madame Giraud, heureux de constater à vue d'œil la transformation de leur chère protégée.

Arrivèrent les vacances. Le général se trouvait en Bourgogne, dans un château qui lui appartenait. La gouvernante fit tout exprès le voyage de Paris pour en ramener Madeleine.

Pendant la première semaine, Madeleine fut comme enivrée d'air, de soleil, d'espace et de liberté. Quelle joie de ne plus avoir son horizon borné par de hautes murailles et de courir, les cheveux au vent, sur les vertes pelouses à travers la campagne, dans les grands bois ! C'était du délire, c'était de la folie !

Doucement, madame Giraud calma cette effervescence de jeunesse et, dans maint détail d'intérieur, se fit aider par Madeleine qui ne demandait qu'à se rendre utile. La gouvernante commençait à vieillir; elle eut bientôt un lieutenant digne qu'on lui confiât le trousseau de clefs, et qui même devint très fort sur la pâtisserie, sur les confitures.

Le général eut aussi sa part de satisfaction. Divers amis, qu'il attendait, se trouvèrent empêchés de venir cette année-là. Il était seul et, sans la présence de sa pupille, il se fût ennuyé dans ce vieux manoir, qu'elle rajeunissait, qu'elle animait à force de pétulance et de gentillesse. C'était la vie, c'était le rire, c'était la joie de la maison.

Un matin, comme il allait monter à cheval, et que Madeleine lui tenait l'étrier :

— Au couvent, dit-il, on ne vous enseigne pas l'équitation ?

— Hélas ! non, général, répondit-elle, et ce doit être pourtant bien amusant.

— Veux-tu que je sois ton professeur, moi ?

— Oh ! quel bonheur !

Et, les yeux étincelants, elle battit des mains.

Le soir même, Baptiste amenait sur la pelouse une fringante pouliche harnachée tout exprès pour Madeleine.

Elle n'eut pas besoin de longues démonstrations pour se tenir en selle et trotter par le parc. Naturellement adroite et gracieuse, elle ne péchait que par excès de hardiesse. En quelques leçons, ce fut une écuyère accomplie.

— Je n'ai plus rien à t'apprendre, lui dit son maître. On prétend que Granville tire son origine d'une colonie grecque... mais toi, fillette, tu dois venir de plus loin, du pays des amazones, et, corbleu ! je vais t'en commander une... en beau drap bleu de roi.

Nous laissons à penser l'allégresse de Madeleine. Elle fut charmante avec la longue jupe, le corsage à la hussarde, le feutre noir où flottait un voile vert, et, dans sa main cavalièrement gantée, la fine cravache impatiente.

Désormais on rencontra le châtelain et son élève chevauchant ensemble aux alentours du domaine. Sous les grandes allées sablonneuses de la forêt, les chevaux prenaient le petit galop de chasse. Atteignait-on quelque plateau découvert, il n'était besoin que d'un signe pour qu'elle partît à fond de train, franchissant fossés et barrières.

Parfois le général en frissonnait. Un général de cavalerie !

Vers le commencement de septembre, une élégante et légère carabine arriva de Paris. C'était pour Madeleine, qui fut le compagnon de chasse du général.

Les jours de pluie, les longs soirs d'automne, il avait coutume de fumer dans la salle de billard, et, pour tuer le temps, faisait une centaine de carambolages.

— Tout seul, lui dit Madeleine, ce n'est guère amusant. Si je jouais avec vous ?

— Mais tu ne sais pas...

— Je ne savais pas non plus tenir un fusil, ni monter à cheval. On peut toujours essayer... Vous êtes un si bon professeur !

— Essayons !

Au bout de quelques leçons, Madeleine tenait tête à son maître et même parfois le battait, à vingt points rendus sur trente.

— Elle fait tout ce qu'elle veut ! disait-il.

— La belle affaire, répondait-elle, quand il s'agit de vous donner une satisfaction !

— Ah ! s'écria plus d'une fois le vieux célibataire, ah ! que je voudrais avoir un fils qui te ressemblât !

Et Madeleine de répliquer, en lui sautant au cou :

— Par malheur, je ne suis qu'une fille, mais un peu la vôtre.

— Oui ! dit-il un jour, je t'aime comme un père... Cependant je ne veux pas usurper un titre qui appartient à un autre. Appelle-moi ton oncle, ou plutôt si par hasard celui qui t'a servi de parrain n'était plus de ce monde...

— Hélas ! non, fit-elle, je l'ai perdu.

— Puisque la place est vacante, s'écria-t-il, j'en empare. Tu seras ma filleule !

— Avec plaisir, mon parrain, conclut Madeleine.

En cette qualité, le général lui confia la douce mission de distribuer aux alentours ses nombreuses aumônes. On s'accoutuma promptement, à l'aimer à la bénir dans les chaumières.

Elle eut ses jours de tournée charitable et vous ne l'eussiez pas reconnue ces jours-là. Ce n'était plus un garçon manqué, comme disait madame Giraud, c'était le bon ange consolateur, c'était la bienfaisante fée du pays.

Je laisse à penser si les vacances s'écoulèrent vite. Lorsqu'approcha l'heure de retourner au couvent, grande tristesse.

Mais le parrain se montra inexorable.

— Il faut, déclara-t-il, que ma filleule achève son éducation. Je ne serai pas toujours là ! Toute fortune est périssable ! Qui sait ce que l'avenir réserve à Madeleine et si quelque jour elle n'aura pas à se tirer d'affaire elle-même ? J'entends donc qu'elle passe ses trois examens, qu'elle soit excellente musicienne, et *cætera* ! Tous les talents réunis !... C'est ma volonté !... C'est la consigne !

— On s'y conformera, général, répondit-elle.

Et, pleine de courage, elle retourna à Paris.

Quelques mois plus tard, le général fut chargé d'une mission diplomatique dans une contrée lointaine. Son absence devait durer au moins une année.

X

Elle se prolongea bien au-delà. Deux nouvelles vacances s'étaient écoulées sans que Madeleine revît son bienfaiteur.

Pendant ce temps, une épidémie avait emporté une de ses petites sœurs. Son père était mort à Terre-Neuve. La Césarine restait veuve avec un seul enfant. Le général avait écrit à sa filleule :

« Sois sans inquiétude quant à ta famille. Elle ne manquera de rien. J'ai donné des ordres. »

Enfin l'heure du retour arriva.

Une agréable surprise attendait le général. A la place de la maigre fillette, un peu garçonnière, un peu sauvage encore, qui l'avait embrassé lors du départ, il retrouva une jeune personne accomplie, modeste et, ce qui négait rien, admirablement belle. Toute la perfection, toute l'élégance de sa race revivaient en elle. Les lignes de son profil, ses fines extrémités, les chastes plis de son vêtement de deuil, sa démarche, ses attitudes étaient autant de réminiscences de l'antiquité grecque. On eût dit une statue du Parthénon s'animant à la vie moderne, un type perdu que le grand

artiste de la création ressuscitait pour inspirer le génie d'un nouveau Phidias.

Ebloui, charmé, le général s'écria :

— Cornebœuf ! un maréchal de France serait glorieux de t'avoir pour fille !

Puis, après une paternelle et longue étreinte :

— Ouf ! fit-il, je te reviens vieilli de deux années, mon enfant... et l'émotion... la joie, sans compter la goutte... Bref, je n'ai plus de jambes... Laisse-moi m'appuyer sur ma canne d'autrefois... tu te souviens !... pour gagner mon fauteuil...

Cette canne, c'était l'épaule de Madeleine. Elle avait grandi de près d'une coudée.

— Taille et port de reine ! disait-il en l'admirant encore dans une haute glace qui leur faisait vis-à-vis.

Tout en le conduisant, en l'installant, sa filleule pleurait de joie.

— Parrain ! ne se lassait-elle pas de répéter, oh ! mon parrain !... mais que je suis donc heureuse de vous revoir !... Je n'ai jamais eu, jamais je n'aurai de plus beau jour que celui-ci !...

Le général la laissait dire et souriait.

— Voyons ! demanda-t-il tout-à-coup, qu'as-tu fais en mon absence ?

— Je vous attendais ! répondit-elle ; mais tandis que vous avez conquis de nouvelles distinctions, monsieur l'ambassadeur, moi aussi je gagnais des grades.

— Comment cela, fillette ?

— Madeleine courut ouvrir un des meubles de Boule qui décoraient le salon ; elle en revint avec des parchemins, qu'elle déploya sur la table où le général était accoudé.

— Quels sont ces brevets ? demanda-t-il.

— Mes deux premiers diplômes d'institutrice, répondit-elle avec orgueil, et je compte obtenir prochainement le troisième.

— Sachant vous faire plaisir, dit madame Giraud qui assistait à cette scène, Madeleine a travaillé jour et nuit. Il fallait lui arracher les livres, et j'ai craint plus d'une fois qu'à force d'ardeur elle n'en tombât malade.

— C'est trop ! c'est trop, ma fille ! nous n'étions pas si pressés, que diable ! et les arts d'agrément devaient, ce me semble, avoir aussi leur part.

En guise de réponse, Madeleine alla s'asseoir au piano, et, tout d'un trait, avec autant d'expression que de brio, elle exécuta l'ouverture de *Guillaume Tell*.

— Brava ! bravissima ! fit le général, qui était quelque peu dilettante ; mais c'est quelle vient d'interpréter ce chef-d'œuvre comme un virtuose !

— Je savais, lui répondit sa filleule, que vous préféreriez la musique italienne, surtout celle de votre cher Rossini.

— Ainsi donc, murmura-t-il avec attendrissement, tu ne m'avais pas oublié ?

— Jugez-en, dit-elle en exhibant son album de dessin.

Sur plusieurs pages, le portrait du général se trouvait reproduit de souvenir. La pose et les costumes variaient ; la ressemblance restait frappante, même quant à cette expression de martiale bonté, d'humeur gauloise, qui caractérisaient le noble vieillard. On sentait partout que le cœur de l'artiste avait guidé son crayon.

— Qu'en dites-vous ? fit-elle.

Puis, s'apercevant qu'il avait des larmes dans les yeux :

— Quoi ! parrain, vous pleurez ?

— Ah ! c'est de joie ! s'écria-t-il enfin ; mais viens donc, mon enfant, que je t'embrasse encore !

Elle bondit dans ses bras en répondant :

— Avec bien du plaisir, morgué ! comme je disais jadis à Granville.

Ch. DESLYS.

(La suite au prochain numéro.)



1220^B

Jules David A. Levy, imp. r. des Marais, 66.

Ad. Goubaud et fils Ed^{rs} Paris

A. Charles

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de M^{me} Kermé, r. de Messigny, 19. *Conseils de* P. de Plument, r. Vivienne, 33.

Eau Gouloise de M^{me} V. Rolande, r. de Provence, 4. *Veloutine Viard*, N. de Palais Royal, 2.

Parfumerie Oriza de L. Legrand, r. S^t. Honoré, 207.

Entered at Stationers' Hall.

LONDON, Ad. Goubaud & Son, 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.

LA GUITARE BRISÉE

Je suis sûr qu'à Séville tout le monde se rappelle la touchante histoire que je vais raconter (1).

Près de la cathédrale, dans l'une des vieilles maisons qu'ombrage la Giralda, vivait avec sa mère une jeune fille d'une beauté rare, vive et passionnée, comme toutes les Andalouses, mais, plus que pas une, gracieuse et séduisante.

Un jeune homme en était follement épris.

Presque chaque nuit, il allait sous sa fenêtre jouer de la guitare et chanter d'une voix émue des improvisations où passait tout son cœur. Les cordes vibraient, sonores, dans le silence de la rue; les paroles montaient, caressantes, vers le balcon en vieux fer tourmenté; notes et syllabes, ardents baisers d'une âme en délire, résonnaient aux oreilles de la brune Sévillane et faisaient épanouir ses lèvres de feu. Doucement elle ouvrait sa jalousie, et plus doucement encore répondait avec tendresse à ces purs témoignages d'une fervente adoration.

Ils s'entretenaient ainsi durant de longues heures, à l'instar des galants des comédies de Calderon, — coutume d'un charme exquis, qu'on retrouve dans tous les villages sous cette dénomination populaire : *hablar à la reja*, — « parler à la grille ».

Chaque sérénade était une explosion d'amour. Fréquemment elles se renouvelaient depuis plusieurs semaines.

Un soir, la jalousie resta close.

Inquiet, le jeune homme bondit, s'accroche aux barreaux, plonge un regard dans la chambre : elle est sombre et déserte... Anxieux, il frappe; il appelle d'une voix étranglée : personne ne répond à son cri...

Qu'est-il donc arrivé?... La bien-aimée de ses rêves a-t-elle changé de demeure? a-t-elle disparu pour toujours?... Ne verra-t-il plus, dans un rayon de lumière, cette figure divine qui se penchait vers lui, souriante, et, de sa main mignonne, du bout de ses doigts effilés, lui envoyait le bonheur et l'extase?...

Un horrible pressentiment le torture, la fièvre l'agite, ses dents claquent, ses os tressaillent.

Un prêtre passe, il l'interroge.

— Au nom de Dieu, répondez, expliquez-moi cette absence... Elle était toujours là quand je venais... Elle se montrait aux premiers sons de ma guitare... Par ses attentions délicates, elle encourageait l'expansion de mes sentiments... Et ce soir... ce soir, hélas!...

Le prêtre lui prend les deux mains et le regarde, attendri.

— Vous l'aimiez, pauvre enfant?

— Je l'adore!

— Eh bien! pleurez... je l'ai enterrée ce matin!

— Morte!... Oh!... morte, elle par qui seule je vivais!...

Le malheureux jeune homme s'affaisse sur une borne et s'arrache les cheveux, haletant, éperdu.

— Morte!... morte!... répète-t-il, l'œil sombre, le visage affreusement contracté.

Tout à coup, il se lève et marche — ou plutôt se traîne vers une madone placée dans une niche, à l'angle de la rue.

— O bonne Vierge, s'écrie-t-il, ne soyez point jalouse si je l'aimais autant que je vous aime. Elle avait votre beauté céleste; mon amour était un culte... Maintenant qu'elle n'est plus, que son âme est confondue avec la vôtre dans le sein de l'Être suprême, permettez-moi de vous donner la sérénade que je lui destinais...

Il préluda sur sa guitare, et pendant une heure, les genoux sur le pavé, il exhala son désespoir dans une émouvante et naïve improvisation.

(1) De Tolède à Malaga, impressions de voyage, par P.-L. Imbert.

Ce fut un long sanglot.

Quand il eut fini, il brisa son instrument et, les poings serrés sur le cœur, disparut dans l'ombre à pas précipités.

Le lendemain, son cadavre flottait sur les eaux du Guadalquivir!

P.-L. IMBERT.

LES ŒUFS DE PAQUES

La vieille coutume des œufs de Pâques est charmante, et depuis l'œuf en sucre rose où se trouve un jeu de cartes de cinq sous jusqu'à l'œuf en velours bleu de ciel, enfermant des diamants, il n'y a pas un de ces œufs qui n'amène un sourire.

Marie-Antoinette distribuait des œufs de Pâques aux enfants de Trianon. Quel joli tableau on ferait avec ce souvenir! Cette belle reine souriante dans ses atours et ses dentelles, sur le perron du petit château, les grandes corbeilles d'osier pleines d'œufs rouges portées par des pages, — tout autour d'elle, les petits paysans tendant leurs mains vers ses mains blanches, — et les premières fleurs du printemps jonchant les marches sous ses pas.

Je voudrais être pendant deux heures l'Américain du Grand-Hôtel qui a débarqué avec ses cent millions, pour envoyer dans tout Paris des œufs de Pâques pleins de présents qui seraient des madrigaux ou des épigrammes.

La grande mode, cette année, c'est d'envoyer des œufs en argent. Pourquoi pas en or?...

Sous Louis XIII, les femmes portaient une châtelaine d'argent à leur ceinture. A cette châtelaine pendaient dans une gaine ciselée leurs instruments de travail et un œuf d'argent à deux compartiments, dont l'un contenait une éponge imprégnée de parfum, et l'autre un peu de poison. Ce mélange tragique était dans le goût de ce temps singulier dont Marion de Lorme est restée l'une des physionomies les plus caractéristiques.

Il est probable que plus tard la poudre de succession de la comtesse de Soissons tomba de son œuf d'argent. Les œufs d'argent d'aujourd'hui n'enferment plus que de la poudre de riz.

Les mœurs ne sont plus tragiques, elles sont comiques. — Les grandes passions sont mortes, et les grands cœurs, s'il en reste, tâchent de se faire petits pour qu'on leur pardonne d'être supérieurs aux autres.

Tous ces œufs d'argent ciselés, feuillés et fleuris à la manière gothique, et qu'on a distribués cette année en profusion, sont anglais. Nos marchands français n'en font pas. Les seuls qui aient du prix sont ceux qu'on trouve en cherchant longtemps dans les boutiques de bric-à-brac, avec les deux compartiments déjà indiqués. Ceux-là sont réellement du dix-septième siècle, et je voudrais bien leur faire raconter leur histoire.

X. V.-P.

REVUE DES MAGASINS

Une couturière aujourd'hui est forcément une femme de mérite: ne doit-elle pas posséder des connaissances assez approfondies sur l'histoire, la géographie, la littérature, les beaux-arts? Les toilettes actuelles se rapportent toutes à un personnage ou à une époque précise de l'histoire; elles se rattachent à tel ou tel pays; elles ont souvent trait à une pièce de comédie; l'art intervient pour servir de guide à leur ornementation. Il faut, en outre, que la couturière ait des notions de dessin, qu'elle comprenne la perspective et les ombres! C'est ainsi qu'elle épure son goût, en étudiant la pureté de la ligne, la beauté des formes, l'harmonie des couleurs, et qu'elle

arrive à posséder le style. — Expression qui définit aussi parfaitement la forme, qu'il s'agisse de la toilette, de l'art, ou de la littérature.

Mme Hermantine DU RIEZ résume parfaitement en elle l'ensemble de ces qualités: ne soyons donc plus surpris de la grâce incomparable des jolis modèles qui sortent de sa maison et dont nous sommes heureux de fournir, de temps à autre, quelques dessins.

C'est pour nous une véritable bonne fortune que de pouvoir visiter les salons de Mme Du Riez, placés dans le quartier le plus élégant, le plus recherché, le plus parisien, sur la place du nouvel Opéra (8, rue Halévy). On est toujours assuré d'y voir des toilettes nouvelles, d'un goût irréprochable, et nous y puisons de précieux renseignements sur la mode. Il est facile d'en juger, du reste, par l'aperçu suivant:

Toilette lilas. — Jupons à traîne en faille unie devant et sur les côtés; pli Bulgare derrière en pékin-surah à rayures façonnées lilas et gris. Tablier carré, en pékin-surah, garni de magnifiques franges nouées, à haute tête grillée, le tout assorti aux couleurs du surah. Les drapés du tablier se perdent sous le pli Bulgare; une écharpe en surah, prenant pied sous le tablier, entoure la traîne en resserrant le pli Bulgare par un nœud « catacois ». Corsage cuirasse en faille et pèlerine ronde en surah entourée d'une frange pareille à la précédente, mais plus haute.

Autre toilette. — Jupons à traîne unie en faille brun safran. Tunique en madras surah, assorti par la nuance du fond; le devant, coupé et cousu en biais, forme un tablier carré entouré de franges nouées, de couleurs assorties, sur lequel se détache un tablier plus petit en surah rose thé, carré aussi. Le corsage a des basques carrées devant, lesquelles sont garnies de franges, et le milieu est recouvert d'un plastron en surah rose, qui se termine en carré sur le tablier rose; tous ces carrés composent un ensemble fort harmonieux. Derrière, la tunique, toute doublée en surah rose, forme au milieu dans le haut un pli coquillé et corné sur lui-même, à la façon de ceux des burnous arabes; quant au bas, il se termine en pointe et c'est l'envers seul, c'est-à-dire la partie rose, que l'on voit.

Robe noir. — Jupons à traîne et pli Bulgare monté extérieurement avec une tête « tuyaux d'orgue » soulignée par un coulissé assez serré. Un volant plissé en orne le bas devant, et plusieurs les côtés. Tablier en damas Renaissance noir entouré de franges nouées, en cordonnet et brins de paille. Corsage genre cuirasse, à longues basques carrées devant, échancrées et courtes sous les bras, ouvert sur un gilet Louis XV en damas, large col en damas, tendu au milieu derrière, où il forme deux pointes, et franges assorties aux précédentes sur tous les bords.

L'espace nous manque pour continuer la description de toutes les toilettes que nous avons remarquées chez Mme Du Riez. Mais rien n'est plus simple que de compléter nos renseignements par une visite, une femme élégante et mondaine est toujours à l'affût de bonnes maisons: nous pouvons lui garantir celle-là.

— Tout le charme d'une toilette de promenade est dans le chapeau, qui en fait la poésie! Ainsi pensent Meses BRUNHES et HUNT: aussi quel souci et quelle sollicitude ne prennent-elles pas pour faire de nouvelles créations, qui revêtent ce sentiment de grâce parfaite et inimitable dont elles possèdent seules le secret!

L'ouverture des courses du bois de Boulogne a été pour ces dames l'occasion d'un nouveau triomphe; jamais elles ne se sont mieux signalées. Le temps malheureusement n'a pas permis l'exhibition de toutes ces merveilles; mais, plus favorisée que d'autres, nous avons été à même de les contempler avant leur livraison.

Nous avons remarqué entre autres:

Le chapeau *Théo*, en dentelle noire, couvert d'avoine et de fleurs des champs, avec barbes en tulle et de longues boucles de ruban étroit, couleur paille.

Le chapeau *Lamballe*, à calotte basse et larges bords plats, complètement recouvert en damas Renaissance « crème fouettée » coulissé dessous, avec large nœud à bout frangé placé un peu en arrière. Guirlande de coquelicots dessus et dessous, et jolies brides en ruban assorti, fixées derrière, pour se nouer sous le menton.

Chapeau *Belle Bourbonnaise* en crin noir, emboitant bien la tête, à large fond bas, mais profond, et large passe, garni d'un double ruban noir et blanc, celui-ci dépassant à peine. Touffe de primevères blanches et rosées sur le côté avec nœud de ruban artistement fait. Sous la passe doublée d'un coulissé blanc, un tour de tête en tulle de soie blanc ruché; primevères sur le côté.

Notons encore un chapeau très original avec sa guirlande d'herbe — une botte de foin! — un autre en tulle perlé garni de jais, fort élégant, mais sévère; — un, enfin, en tulle noir et dentelle, parsemé de bluets aux nuances variées, etc.

La morale de ce qui précède, c'est qu'il faut se faire coiffer par Meses Brunhes et Hunt (4, rue Meyerbeer) lorsqu'on veut être jeune et belle.

— La parfumerie... tout le monde en parle, chacun s'en sert, mais peu de personnes savent la choisir avec discernement. Il est vrai que les parfumeurs seuls sont bien informés sur les mystères du cosmétique; aussi les gens sages s'adressent-ils particulièrement à eux. Remarquons en même temps que le choix du parfumeur à prendre est chose grave et mérite quelque réflexion.

La maison PINAUD-MEYER est non-seulement une des plus anciennes maisons de parfumerie, mais aussi une des seules dont l'honorabilité universellement reconnue garantisse la qualité des produits. Non contente de ce qu'elle a déjà obtenu, elle travaille sans cesse à apporter de nouveaux perfectionnements à son industrie, et les résultats sont de plus en plus admirables.

Hier, c'était une série complète de produits de toute sorte aux parfums si fins de la violette de Parme; aujourd'hui, c'en est une autre, plus raffinée encore, si la chose est possible, et qui s'intitule: parfumerie au bouquet d'*Ixora*. Elle comprend: les eaux de toilette, savons, cold-cream, poudres, pommade, parfum concentré pour le mouchoir, etc.

Une personne élégante, homme ou femme, doit faire en sorte que les différents cosmétiques dont elle se sert soient au même arôme: rien n'est plus désagréable pour l'odorat qu'un mélange en ce genre; figurez-vous un individu qui se serait servi le même jour d'une eau de toilette au benjoin, d'un savon à l'Ylang-Ylang, d'un cold-cream à la rose, d'une poudre de riz à la maréchale, et dont le mouchoir serait parfumé de verveine!... ce serait pitoyable.

Le nouveau savon de la maison Pinaud-Meyer (3, boulevard des Italiens) que nous avons annoncé dernièrement, au bouquet de violettes, se trouve à présent dans tous les cabinets de toilette un peu élégants; on ne peut imaginer parfum plus exquis: c'est un vrai bouquet de violettes!

— Le prospectus pour la saison de printemps et d'été de la maison de commission LASSALLE et CIE paraît ces jours-ci. Nos lectrices peuvent s'adresser à cette honorable maison pour se le faire expédier franco. C'est le renseignement le plus précieux et le plus authentique qu'il y ait pour les modes; nous ne parlons pas de modes vulgaires qu'on peut se procurer partout, mais des modèles adoptés par les femmes les plus distinguées et créés spécialement par la maison Lassalle pour les femmes du grand monde qui veulent être élégantes sans jamais paraître excentriques.

Le prospectus donne des indications sur les étoffes, les robes, les costumes, les confections, les chapeaux, la lingerie et tous les accessoires de la toilette. Nous ajouterons comme renseignement, pour les femmes qui sont éloignées de Paris, que la maison Lassalle a des prix beaucoup moins élevés que les grandes couturières et que, du reste, elle établit des devis sur tout ce qu'on désire et envoie des échantillons à choisir.

On peut également s'adresser à cette maison pour tous les achats de bijoux, les corbeilles de mariage, trousseaux, ameublements, articles de papeterie, musique, objets d'art, ornements d'église, en un mot pour tout ce qui se fabrique à Paris ou à l'étranger.

Adresser directement les demandes à la maison de commission Lassalle et Cie (25, rue Louis-le-Grand, Paris).

SPÉCIALITÉS

L'ourquoi ne pas lutter contre les premières atteintes visibles de la vieillesse? Hommes et femmes, chacun y est intéressé! Le cheveu blanc est, de tous les signes précurseurs, le plus facile à faire disparaître; bien soit se rions nous si nous ne profitons pas des moyens qui nous sont offerts.

L'*Eau Gauloise* est, de toutes les eaux régénératrices, la meilleure, employée comme lotion simple, elle enlève les pellicules malsaines, fortifie la racine des cheveux, les empêche de tomber et en prévient la décoloration. Il faut ajouter que l'*Eau Gauloise*, à base de glycérine et d'arnica, présente les garanties les plus sûres par ses qualités hygiéniques.

On ne peut, il est facile de s'en convaincre par ce qui précède, choisir une teinture d'une innocuité plus parfaite. Après un emploi journalier, et dans un court espace de temps, l'*Eau Gauloise* rend aux cheveux et à la barbe décolorés leur couleur primitive. D'une limpidité cristalline, rien ne peut faire pressentir à son aspect ses réelles vertus!

L'*Eau Gauloise* fait la guerre aux cheveux blancs, tous ceux qui se mettent en ligne avec elle sont vaincus! Ne nous en plaignons pas: c'est un progrès dû à la science, dont profitent ceux qui en ont connaissance.

On a peu à redouter la contrefaçon pour cette teinture merveilleuse: les flacons qui la contiennent ont une forme particulière et sont d'un verre bleu pâle charmant à l'œil; enfin, l'adresse: — Mme V. ROLENDE, 4, rue de Provence, — est incrustée dans le verre.

M. D'A.

ROUVENAT (✱) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Pour achats de **Mouchoirs de batiste et de toiles et Batistes pour costumes**, s'adresser à la Maison FÉNELON CAPLÈZ de Cambrai.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.